

Jacques Ferron ou la folie d'écrire

Donald Smith

Numéro 6, avril-mai 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40419ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Smith, D. (1977). Jacques Ferron ou la folie d'écrire. *Lettres québécoises*, (6), 34-41.

Jacques Ferron

ou la folie d'écrire

par Donald Smith

Je venais de terminer la lecture du *Ciel de Québec*, et dans une lettre où je demandais une entrevue à Jacques Ferron, je faisais état du plaisir unique et inoubliable que j'avais eu à lire son roman. Je disais notamment que j'avais été fasciné par le Français, Monseigneur Turquetil, de son vrai nom, Arsène Turquetil, ancien supérieur oblat des missions de la Baie d'Hudson, impérieux faiseur de miracles sur la grand'banquise du Nord, auteur d'une des premières grammaires de la langue esquimaude et ami du visiteur canonique des missions du Nord de la Saskatchewan, Gabriel Breynat dit l'évêque volant, l'évêque du vent (il prenait l'avion, faute de skidoo) et parfois l'évêque pouilleux (libre aux lecteurs d'interpréter cette appellation). Évidemment, Jacques Ferron n'est pas l'historien des Oblats, mais il a le don de la satire, transformant ses prélats Borgia en pigeons qui se rengorgent, en tortues-prédicateurs avec trois jolis petits poils sur le crâne. Toujours est-il cependant que, dans mon esprit, et grâce à Jacques Ferron, un Oblat n'est plus un Oblat. Je voulais expliquer à Monsieur Ferron le pouvoir évocateur de ses mots, le remercier de ses images qui ne cessent de m'ébahir. La meilleure façon de le faire, c'était, me semblait-il, de décrire le décor ferronien que j'apercevais ce jour-là à travers la fenêtre de mon salon. Après tout, c'est Jacques Ferron qui m'a appris les possibilités métaphoriques qu'ont les lieux qui nous entourent. J'écrivais donc:

...Votre Turquetil de la Terre Aurélie me fait penser aux voisins ménonites de ma soeur June qui, éloignée des Juneberry-Amélanchiers, vit en territoire typiquement ontarien, c'est-à-dire ménonite. Tout y est teinté de noir: autos-corbillards, calèches, habits, même le pain. June, par ailleurs un excellent peintre, mais qui n'a rien de votre Borduas trop théorisant, dessine le paysage ontarien à merveille.

Quant à moi, bien que mes ancêtres viennent du Far-Ouest et qu'ils aient connu le Saskatoon-Amélanchier, j'habite la rue Nelson à Ottawa. Souvent, lorsque je me ferme les yeux, j'ai l'impression de résider dans le chemin

de votre Wolfred ou de votre Robert, ce qui doit quand même être une illusion...car je suis bel et bien à Bytown où la vicomte Horatio Nelson vit toujours.

Et puis, juste en face de chez moi, au 305 Nelson, 168 climatiseurs pointent des fenêtres de l'Oblatière; 168 habits noirs — je ne les ai pas tous comptés — mangent, dorment et distribuent leur brochure sur la béatification de leur fondateur, Monseigneur de Mazenod, ami d'Ignace. Au 307 Nelson, 17 soeurs blanches de la Sainte-Famille (elles ne portent pas la barbe de leurs divins frères passés par Londres) cuisinent dans la cafétéria. Les habits noirs traversent sans cesse le tunnel qui lie le 305 au 307. La trappe s'ouvre et se ferme. Les mauvaises langues disent que la souricière se vide de plus en plus.

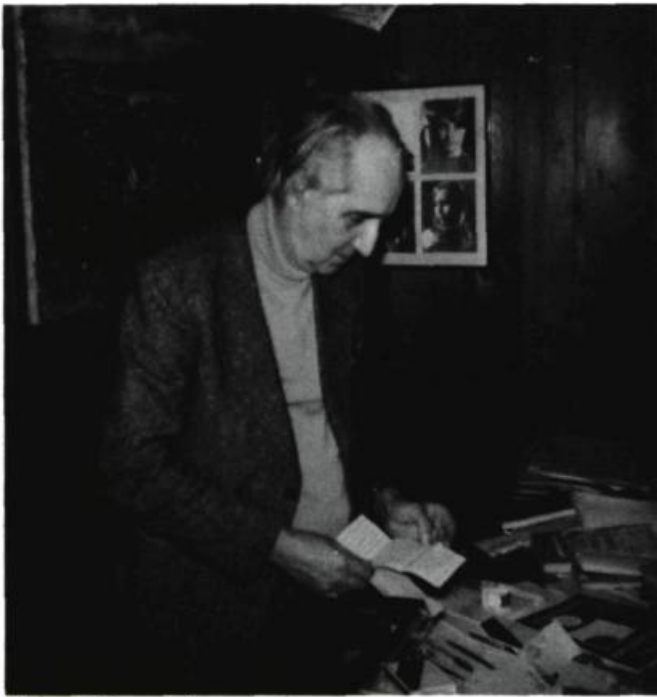
Mais ce qui me fascine le plus dans ce tableau, c'est le chêne squelettique, majestueux et noir, sur lequel on a gravé, en lettres blanches: P.Q. L'arbre se situe au coin gauche du 305, se trouvant ainsi à moitié chemin entre le méridien de l'Oblatière et la porte d'entrée des soeurs blanches.

Cette description n'a rien d'un conte. La scène se présente à moi quotidiennement et je n'en suis qu'un simple spectateur. Mais vous qui habitez la terre Eulalie de Longueuil, vous devriez pouvoir contempler des scènes aussi significatives chez les Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie.

Quelques jours plus tard, je recevais la réponse de Monsieur Ferron. Il acceptait de me voir. J'étais comblé. J'allais enfin pouvoir parler à mon écrivain préféré. Sa lettre se terminait ainsi:

Un de mes petits cousins Oblats, qui fait de la suppléance et se trouve ainsi toujours en voyage, est venu me voir un jour et m'a parlé avec de l'envie et beaucoup de respect des Ménonites. Au terme de sa carrière, c'est tout comme s'il se sentait une nouvelle vocation.

Par contre, je connais un nommé Schneider, banni de cette communauté pour avoir voulu s'instruire. La pre-



Jacques Ferron à son bureau

mière fois que je l'ai vu, il espérait rentrer en grâce auprès de son père. La dernière fois, il était triste, beaucoup moins sûr.

Ces Mennonites représentent une de nos minorités dans l'Ouest. Le français, hors du Québec, me fait penser au dialecte néerlandais que les missionnaires belges (flamands) voulaient imposer au Congo.

Je me disais d'avance que Jacques Ferron, écrivant aussi métaphoriquement dans une lettre que dans ses livres, n'aimerait sûrement pas jouer le jeu traditionnel et analytique de l'interviewé-intervieweur, pas plus qu'il n'aimerait jouer le jeu traditionnel de l'écrivain d'en-haut, pérorant sur la prééminence de son art. J'avais donc le pressentiment que j'aurais éventuellement à reconstruire une grande partie de l'entrevue, à enchaîner moi-même certaines phrases.

Jacques Ferron est médecin, mais il n'est pas un de ces médecins pour qui le «portuna» et le bureau constituent un signe de préséance, une barrière entre lui-même et la société. Monsieur Ferron est «mécréant», c'est-à-dire qu'il ne professe pas la «foi» de tout le monde, ni dans la médecine, ni dans l'écriture, ni dans la nation. Il ne suit pas les chemins battus, mais il en bat de très singuliers dans ses trente-deux oeuvres d'imagination. Le chemin de la médecine, par exemple, mène aux asiles, lugubres prisons de fous où Coco le mal-compris attend aveuglément sa mort et où les médecins, cantonnés dans l'individu, se refusent à toute considération sociale et tiennent pour acquis l'ordre établi, origine, nous suggère Ferron, de la plupart des maladies. Les chemins du pays, eux, se perdent et s'obscurcissent dangereusement dans le Labyrinthe du Progrès alors que les gens du pays, manquant trop souvent de mémoire héréditaire, dépérissent dans l'inconscience et dans l'anonymat. Le langage littéraire de Jacques Ferron vit comme un arbre poussant dans tous les coins et recoins du pays de Québec. Dans la

«Bible» d'après Jacques Ferron, le lecteur apprend que «l'espace est là tout autour qui joue de bons tours au temps en le replantant comme du blé». Les points de repère de l'écrivain nous renvoient constamment à la réalité d'ici, que cela soit à Longueuil, aux Trois-Rivières, à Louiseville, en Gaspésie, à Québec ou à Montréal. Le docteur Ferron intériorise les paysages du pays et nous les recrée pour stimuler notre sens d'appartenance.

Jacques Ferron s'en est déjà pris aux «bibittes de la critique», à tous ceux qui, grilles à la plume, prennent un malin palisir à déformer un texte. Allait-il voir en moi un de ces universitaires gardant la nostalgie de Bachelard et de Freud et membres d'une «coterie littéraire»?

Avant d'aller le voir, je me disais finalement que je prendrais Jacques Ferron pour ce qu'il est: un écrivain qui soigne les ouvriers de Longueuil, qui prend position dans la vie, et surtout qui «conte». Je me préparais à réagir face aux mots de mon interlocuteur, prévoyant qu'il parlerait un peu comme il écrit, en images et en anecdotes, ce qui a bien été le cas puisque Monsieur Ferron, doué d'une mémoire extraordinaire, allait me sortir des phrases issues, inconsciemment et pourtant textuellement, de son oeuvre.

Je suis enfin monté dans le taxi qui allait m'amener au bureau du docteur Ferron. Je demande au chauffeur: «1285, Chemin de Chambly, s'il vous plaît. «1285, ah oui, c'est tout près du centre d'achats», me répond-il en même temps qu'il mettait en marche son compteur. J'étais en plein territoire ferronien devenu, dans mon esprit, presque mythologique, et le mot «centre d'achats» évoquait en moi les passages merveilleux que Jacques Ferron a écrit sur Longueuil, sur le vieux Longueuil du temps des bêtes, des champs et des «swompes». Je me disais que le vieux Longueuil a définitivement cédé la place à ce que le romancier Ferron appelle le «pareil au même de la banalité urbaine, suburbaine, pétrolière et américaine». Le taxi passe devant un immense élévateur à grain d'une saleté exemplaire mais qui a paradoxalement la forme d'un château gigantesque. Dans quelques minutes, Monsieur Ferron allait appeler l'élévateur un «château urbain», et je me dirai alors que l'élévateur doit être à l'origine, dans *La Nuit*, du château maléfique de Montréal. Le chauffeur de taxi, qui avait failli heurter un jeune conducteur sans doute relevant d'une brosse et arrêté au milieu de la rue, crie à pleins poumons, «maudit flo!», et me voilà relancé dans l'oeuvre de Jacques Ferron puisque c'est dans *Les Contes du Pays Incertain* que j'ai découvert ce mot québécois apparemment d'origine gaspésienne. Je débarque du taxi et je fais face à une banale petite maison en briques rouges qui me fait penser à *Papa Boss* et aux «beaux blocs en briques rouges, le chef d'oeuvre d'une vie» des chômeurs et ouvriers miséreux. J'entre dans la maison et Monsieur Ferron, vêtu élégamment d'un beau complet bleu foncé et d'un col roulé bleu poudre, m'accueille chaleureusement dans son bureau d'écrivain-médecin où se mélangent assez curieusement livres, tableaux et bouteilles de médicaments. Nous parlons pendant quelques minutes

de «flos» et d'élévateurs à grain et puis la conversation s'engage dans le sens de l'entrevue-rencontre qui suit.

Ma première question allait porter sur l'acte d'écrire. Il y a sûrement plusieurs façons d'écrire. Certains auteurs collectionnent des fiches et fabriquent leurs livres brique par brique, se laissant aller en cours de route seulement à l'inspiration. Si Monsieur Ferron avait travaillé ainsi, j'aurais pu lui poser des questions précises sur tel ou tel thème, sur l'évolution de tel ou tel symbole. Mais voici comment l'écrivain explique sa façon d'écrire:

Parfois, après avoir vu quelque chose qui a attiré mon attention je le transpose sans le savoir dans un livre. Ça a été le cas des engoulevants, ces malheureux insectivores, symbole de la Ville, qui ont de la peine à marcher et qui planaient au-dessus de la Cité. Ils sont disparus depuis, je pense, car la Ville ne supporte même plus les insectes.

Dans l'acte d'écrire, les images se font à mesure. On ne sait pas ce qu'on fait. En inventant, on se fait plaisir. C'est une prouesse. On se découvre. Quand j'ai fait boire de la robine à Chénier, par exemple, j'ajoutais une dimension inattendue au personnage, je le transformais momentanément en mendiant. C'était une surprise. L'écriture est un temps mort. Les heures passent et on ne s'en rend même pas compte.

Mon apprentissage d'écrivain, je l'ai fait au tout début dans mes pièces. J'y appris à faire des lieux, à construire un décor. Jean-Marie Lemieux va présenter les *Grands Soleils* cet automne, paraît-il. Ce sera reprendre le nationalisme où Fréchette l'avait laissé dans *La Légende d'un peuple*. Quant à *La Tête du Roi*, c'est une pièce, écrite avec attention, à laquelle je tiens un peu et qui est mon «Riel», du moins d'une façon détournée. Je voulais écrire une pièce intitulée *Riel*, mais j'en étais incapable. La situation autour du personnage était tellement affolante! Riel lui-même, déclarant fièrement l'existence de la nation métisse — «Nous voici, établis en nation»! — n'était pas fou. Il brillait par la parole et par l'intelligence.

Dans *La Nuit*, le romancier déclare que «la réalité se dissimule derrière la réalité». Le critique Jean-Marcel a déjà mis cette phrase en relief et c'est aussi la phrase préférée d'une de mes amies qui aime beaucoup *La Nuit*. Jacques Ferron me dit tout simplement qu'il s'agit là d'une «phrase de fous», et sachant que la folie, chez lui, est souvent signe de profondeur, de fantaisie et d'illumination, j'en conclus que la folie littéraire et la dimension symbolique cachée derrière la réalité extérieure sont des équivalents. Dans cette optique, un engoulement n'est pas un engoulement, mais l'oiseau macabre du Château urbain de Jacques Ferron. Parallèlement, le magnifique tableau «le bout du monde» peint par la mère de Monsieur Ferron, Adrienne Caron, n'est pas un simple paysage de Maskinongé, mais une expression, à travers la réalité — une rivière noire et sinueuse; des arbres dénudés dans une atmosphère automnale de fin du monde — d'une certaine angoisse devant la nature mourante. «Le bout du monde», accroché directement en face du bureau du docteur Ferron, semble avoir d'étran-

ges liens, à cause de son ambiance sinistre, avec les romans et contes, avec les banlieues plates et tristes, «s'écrasant pour mieux s'étendre et s'étendant ainsi pour boire les pétroles, nouveau sang du Christ et lait de la nouvelle civilisation» (*La Nuit*). Les rivières m'ont toujours fasciné chez Ferron. Je me rappelle un passage inoubliable de *La Nuit*: «Mon enfance à moi, c'était une rivière, et tout au long de cette rivière une succession de petits pays compartimentés qui s'achevaient l'un après l'autre par le détour de la rivière. Après le détour... c'est un autre détour, et mon enfance s'enfonçait ainsi dans le passé; elle a un siècle ou deux, et même davantage. Elle comporte un commencement du monde, un bout du monde. Elle est ma Genèse». La rivière de l'enfance de Jacques Ferron, je l'avais imaginée ensoleillée, entourée de verdure. Je me suis trompé, du moins en ce qui concerne la rivière maternelle «du bout du monde».

Si une rivière n'est pas une rivière, un animal est rarement un simple animal, mais plutôt une incarnation d'un individu ou d'une collectivité humaine. Vaches, chevaux, cochons-marcassins, chiens, engoulevants, martinets, ce sont autant d'images à travers lesquelles le fabuliste Jacques Ferron nous parle. Ne m'a-t-il pas dit d'ailleurs qu'il allait souvent, tout jeune enfant à Louiseville, regarder les vaches d'un cultivateur voisin, et que «chaque vache avait son nom»?

Jacques Ferron n'a rien publié depuis deux ans maintenant et ce silence le tracasse beaucoup:

J'ai voulu faire un livre sur la folie, m'inspirant de mes souvenirs de médecin. Je l'ai raté... Il y avait un blocage. Ne plus pouvoir écrire, cela m'a enlevé mon pouvoir.

La folie m'intéresse. Les fous sont souvent plus sereins que nous. Tout cela remonte à mon enfance. À Louiseville, on parlait des «échappés de Beauport». On disait aussi qu'il est bon pour Mastai», pour Saint-Michel-Archange, nommé d'après Pie IX, cardinal de Mastai. Mastai était un lieu d'internement de «grand prestige», pas comme le Bedlam (déformation phonétique de «Bethlehem») de Shakespeare.

Parlant de Shakespeare, les romans britanniques sont parmi mes livres préférés. J'ai beaucoup aimé le *Hard Times* de Dickens, *The Mill on the Floss* et *Silas Marner* de George Eliot. La campagne britannique ressemble plus à la nôtre que celle de la France. La campagne française m'est étrangère.

Les «lectures anglaises» de Jacques Ferron me paraissent assez significatives. *L'Oliver Twist* de Dickens relève du «tale» populaire britannique et s'apparente, par la fantaisie à la fois féerique et cauchemardesque, au conte ferronien. Le jeune Oliver s'attaque, comme la petite Tinamer de Jacques Ferron, aux injustices sociales, aux «hard times», aux autorités policières complices du crime, au mal incarné dans le personnage de Fagin, sorte de «Béliar», de «gripette», à la Charles Dickens. De plus, l'histoire merveilleuse, dans *l'Amélanquier*, de Hubert Robson à Tingwick, comté d'Arthabaska (rappelons-nous la route solitaire qui va de Saint-Liboire à Chénier qui s'appelait jadis Tingwick dans *Prochain É-*

pisode), évoque le Monsieur Pickwick des *Pickwick Papers*, même si ce n'est là, paraît-il, qu'un hasard puisque Ferron a tiré l'épisode, presque mot à mot, des *Bois-Francs* de l'abbé Mailhot, Monsieur Pickwick s'élève contre l'inhumanité de nos institutions et s'est même démoralisé, et ceci est très ferronien, à l'idée d'un prisonnier mourant de «consomption». En ce qui concerne George Eliot, les romans réalistes de la grande romancière du dix-neuvième siècle ont sans doute initié Ferron à la campagne anglaise. De plus, dans *Silas Marner*, l'enfance sert, comme chez Jacques Ferron, d'«orientation humanitaire». Quant à la référence au «Bedlam» de Shakespeare, à l'asile d'aliénés «Saint Mary of Bethlehem» fondé en 1247 par des religieuses à Londres et connu pour ses misérables «Bedlam Beggars», elle rapproche les «prisons de fous» ferroniennes, les Mont-Thabor, Mont-Providence et Saint-Jean-de-Dieu sanctionnées par l'Église, des «institutions de torture» moyenâgeuses.

Jacques Ferron attache beaucoup d'importance à l'histoire du Québec. Il démythifie presque toute la bande des héros québécois glorifiés dans les manuels scolaires des Clercs de Saint-Viateur et des Frères des écoles chrétiennes: Sieur Cartier, grand Hérode et faiseur de miracles, apôtre de libre entreprise, est venu en Amérique au nom de l'«extraction» et de la «rapine»; Champlain, que les Indiens surnommaient Ononchio («grande montagne», traduction de Montmagny), a pris le Canada par le catholicisme; le beau petit salaud, Dollard de Zoro, était le brigand de Long-Sault et le pieux héros de l'Église... Mais l'«historiette», chez Jacques Ferron, est bien plus qu'un recueil d'anecdotes. Écoutons l'auteur!:

L'historiette, c'est l'histoire vraie, pas endimanchée, pas «frégotée». Trop de nos historiens ont glorifié les bandits. Il fallait faire taire les faussaires de l'histoire nationale.

Le titre «historiette» m'est venu à l'idée à cause des *Historiettes* de Tallemant des Réaux. L'histoire devient chez lui, comme dans les mémoires spirituels de Hamilton, des faits d'armes pittoresques et grivois. Un de mes amis polonais a dit que l'historiette est «un papier de fou».

L'expression «papier de fou» me semble très à propos pour décrire la façon dont Ferron aborde l'histoire. L'auteur veut corriger certains mythes, et c'est en cela seulement qu'il se voit comme historien. Il passe de l'histoire à l'historiette; il «désauréole» un événement ou un personnage faussement consacrés pour ensuite passer au «pittoresque», aux images et au comique («grivoiserie», satire, ironie, jeux de mots). Prenons le cas de Nelligan. Jacques Ferron n'est pas d'accord avec la réputation d'Émile Nelligan, avec la gloire mal définie du poète dit maudit, aliéné, châtré, matricidé, patricidé, voire martyrisé. Ferron corrige un peu la légende:

Nelligan ne pouvait pas faire mieux. Il a fait quelques poèmes extraordinaires en peu de temps, mais il s'est mis à se frapper la tête contre le mur et on l'a déclaré fou, ce qui

était normal pour Saint-Jean-de-Dieu. C'en était fini de Nelligan. J'ai rencontré son neveu récemment. Il m'a appris que le père de Nelligan, Irlandais reniant son pays d'origine au nom du fonctionnarisme, gagnait \$8,000 par année, somme considérable pour l'époque.

Chez Saint-Denys Garneau, le docteur Ferron diagnostique une «boursoufflure de renommée». Il place le poète de Sainte-Catherine, transformé pour l'occasion en Orphée, dans l'enfer des indécis québécois. Orphée, le «petit brun» aristocratique, est condamné pour avoir renié l'ancêtre patriote, François-Xavier, et pour avoir écrit de la «poésie intimiste» basée sur le refus des espaces, des couleurs et des jeux du pays. Jean Lemoyne manque lui aussi de mémoire collective, de rivière intérieure. S'ennuyant de la «traque confédérale» et fanal du C.N. à la main, le «pape» de *La Relève*, «pogné» sur les jésuites et enfant de chœur en puissance, accompagne Orphée en enfer.

Prenons un autre exemple d'un personnage véridique vu sous l'angle déformant de l'historiette. Envoyé à Ville-Marie par Anne d'Autriche en 1643, Monsieur de La Barre (pas le gouverneur Lefebvre de La Barre) prend le commandement de 60 hommes contre les «méchants Iroquois.» Le La Barre ferronien qui tombe dans la catégorie des bandits de l'histoire, subit la métamorphose «pittoresque» et «grivoise» de l'historiette lorsque Ferron montre Maisonneuve surprenant Monsieur de la Barre, grand dévôt avec un éternel crucifix attaché à la ceinture, allongé confortablement dans les sous-bois avec une «sauvagesse» partie pour la famille. L'art de Ferron, c'est d'avoir su fondre les divers éléments empruntés à la réalité pour créer des situations imaginaires originales.

Monsieur Ferron m'avait parlé tout à l'heure des *Mémoires du Comte de Gramont* de Hamilton, écrivain irlandais d'expression française. Anthony Hamilton, «historietteur» lui aussi, trouve toujours la bonne formule, l'image «pittoresque» et le raccourci pour décrire les vices et vertus dans l'Angleterre de la Restauration. La francisation de Hamilton me fait penser à tous les Irlandais «en instance d'enquébecquoisement» chez Jacques Ferron, au «salut de l'Irlande» qui signifie, en Amérique française, le «salut du Québec». Un certain nombre d'anglophones ferroniens se libèrent de leurs attitudes de minoritaires-majoritaires. Ils oublient leurs «pennies» cachés sous la statue de Wolfe. Tel fut le cas, dans *Le Ciel de Québec*, de Frank-Anacharcis Scot, «qui sera peut-être un jour», m'affirme Monsieur Ferron, «François-Anacharcis Sicotte dit Pit». Le Connie Haffigan du *Salut de l'Irlande* embarque dans la même chassellerie de l'enquébecquoisement lorsqu'il devient «Effelquois». Ferron intervient:

Ces Anglais assimilés font les meilleurs Québécois. Au début, plusieurs d'entre eux étaient ici pour l'industrie seulement. Mais il y en a toujours certains qui comprennent que l'argent compte moins que l'identité, et qui commencent à se voir comme minorité oppressive. Ceux-là ont

honte et se nationalisent. À Louiseville (village natal de Jacques Ferron), j'avais déjà mes premiers contacts avec les Anglais assimilés, avec les Hamilton et les Lindsay. Plus tard, j'ai connu en Gaspésie une Britannique qui est devenue ce qu'il y a de plus gaspésien.

Chez Jacques Ferron, les prénoms et les patronymes jouent un rôle prépondérant. L'auteur est, tout comme les gens de la campagne, «nominaliste» (ce terme est défini dans l'*Appendice aux confitures de coings ou le congédiement de Frank Archibald Campbell*) Il aime la sonorité des noms, leur existence sensorielle et imagée. Papa Boss, «plus value» et profit clair des Américains, général en chef des G.I. Joe, nouveau Père Éternel et grand directeur d'«Asshold Finance», c'était à l'origine le dictateur haïtien Papa Doc, m'explique le docteur Ferron. Le pouvoir «nominaliste» des mots clefs ferroniens est tellement fort et fascinant qu'une fois, au beau milieu de la nuit montréalaise, Papa Boss avait pris, pour moi, une autre forme nominale, celle d'une serveuse unilingue anglaise du restaurant Papa Joe's. Cette nuit-là, Papa Boss et Papa Joe sont devenus ma «réalité derrière la réalité».

Les mêmes noms de famille reviennent sous plusieurs formes dans l'oeuvre de Jacques Ferron et se rattachent souvent à l'histoire nationale. Les références historiques ne sont pas toujours facilement repérables et le lecteur peut prendre beaucoup de plaisir à les identifier. Prenons l'exemple le plus flagrant de «Frank Scott». Le Frank Scot ferronien (sans oublier le chasseur d'Acadiens George Scott des *Roses sauvages*, le paternaliste Scott Ewen de *La Tête du Roi* et le métis Henry Scott, devenu Henri Sicotte) renvoie le lecteur à toute une famille de Scott canadiens et québécois. Ferron m'a dit en passant que les différents Scott n'ont pas tous été sympathiques à la cause québécoise. Il y a bien sûr le poète canadien-anglais Frank Scott, traducteur d'Anne Hébert, fils d'un évêque anglican de Québec. Ce Frank-là est social-démocrate, fédéraliste endurci, champion du bilinguisme, bref, tout ce qu'il y a de plus «hughmacennanien». Il y a également le romancier canadien-anglais Scott Symons, bien intentionné mais paternaliste lui aussi. Mais un rapide coup d'oeil dans l'histoire du pays nous fait découvrir d'autres Scott importants qui pourraient entrer dans la mythologie ferronienne. Thomas Scott, jeune Orangiste ontarien — lui aussi un Scott négatif — exécuté par le tribunal de Riel en 1870; Alfred H. Scott, représentant des colons anglais — un Scott assez positif cette fois-ci — dans la délégation officielle envoyée par les Métis à Ottawa en 1870 pour négocier la place du Manitoba dans la Confédération; William Henry Scott — un peu positif celui-ci — député patriote des Deux-Montagnes, ami de Chénier et de Girod, partisan de Papineau mais de connivence avec le curé Paquin et donc contre le recours aux armes; le frère de William Henry Scott, le marchand Neil Scott de Sainte-Thérèse, également un patriote pacificateur. Ferron fera osciller ses Scott et ses Scot entre le Sicotte de l'enquébecquisme et le Scot genre bishop angli-

can de Québec admirant la statue de Wolfe. Notons que même le nom Sicotte appartient à l'histoire nationale dans la personne du cultivateur mascoutain Toussaint Sicotte, ministre sous l'Union, patriote convaincu accusé de haute trahison en 1837.

Les noms et leurs différentes représentations (l'auteur se plaît soit à reprendre un prénom ou un nom de famille, soit à les modifier par l'orthographe) obsèdent Jacques Ferron. Plusieurs noms sortis de l'oeuvre reviennent spontanément dans notre conversation de ce dimanche matin du mois de mars. Ils paraissent de prime abord décousus, mais il n'en est rien puisqu'ils renvoient inévitablement aux quatre grandes hantises de la thématique ferronienne: trahisons ou injustices politiques, sociales, médicales et religieuses. Monsieur Northrop, cet Anglais aux tics de lapin, Anglais de nation et de profession bien sûr, et dont la boussole pointe vers Londres, tire son nom de Northrop Frye, «ancien Québécois» préférant l'anatomie de la critique et de l'Université de Toronto à l'anatomie du Québec, ajoute Monsieur Ferron avec un de ces sourires narquois et pourtant attachant, presque enfantin et qui a quelque chose du renard du *Salut de l'Irlande*. Northrop Frye, auteur de *Anatomy of Criticism*, admirateur du mythe antique plutôt que du mythe spécifiquement nord-américain, est né à Sherbrooke. Il est pasteur de l'unique et de la très canadienne Église-Unie. En fait, l'Église-Unie est un peu au Canada anglais ce que l'Église anglicane est à l'Angleterre. Herman Northrop Frye serait-il de la même race que le bishop Dugald Scot, cette haute échelle, ce grand fanal, ce grand «slaque» du jardin anglais de Québec? Assez curieusement, Northrop Frye n'a rien d'un lapin. Il se fait remarquer par ses extraordinaires cheveux en brousaille et par ses redingotes taillées à la mode.

Monsieur Ferron m'explique ensuite que Rédempteur Fauché, fils de Papa Boss et d'une vierge québécoise, ressemble bien plus au criminel du même nom qui, dans un règlement de comptes, a mis le feu à une maison tout en se trompant de maison, qu'à un vrai Rédempteur. «Avec mon Rédempteur», poursuit Monsieur Ferron, «j'avais l'intention de faire des annonces. Ce n'est pas ça qui est arrivé. Le petit Rédempteur est devenu un sacrilège, un misérable». Sacrilège en effet, car, dans le monde de Rédempteur Fauché, le saint bidou remplace la sacristie, le soldat le messie, l'«Asshold Finance» la collecte et la dime. Tout comme le criminel Fauché, le Rédempteur ferronien se trompe de maison, c'est-à-dire de siècle. «Je me sers des noms pour conquérir», continue Ferron, «pour nationaliser». Je demande si le sympathique ethnologue du pays, l'abbé Surprenant, «pèlerin» qui préfère les chômeurs aux lieux saints, qui admire les communistes, a réellement existé: «Mais pas du tout», raille Ferron, souriant de m'avoir mis sur une fausse piste. L'abbé est fictif, «surprenant» par rapport au prestigieux et ploutocratique haut-clergé. Il est au bas de la hiérarchie catholique, près du peuple. Ferron a déjà été communiste, mais a abandonné le mouvement, le trouvant trop théorique, plein de contradictions, corrompu par cet «étrange talent qu'ont presque tous les communistes désabusés pour la spéculation immobilière, talent



Ancienne maison des Ferron, rue Bellerive, à Longueuil ou maison de Tinamer.

qu'ils partagent d'ailleurs avec les défroqués» (p. 22, *La Charrette*). L'abbé Surprenant peut cependant dire, avec Ferron, que le communisme «rend compte de la réalité historique et donne aux gens dans la détresse ce qui les sauve, mieux que le pain et le gîte: l'intelligence de leur situation... Dans l'abstrait, l'Église a misé sur l'absolu et, dans le concret, elle n'use que de misérables palliatifs: pèlerinage contre le chômage, des bols de soupe pour les affamés de justice» (p. 343. *Le Ciel de Québec*).

Pour celui qui se plonge dans l'univers nominaliste de Jacques Ferron, il est sûrement intéressant et même utile de savoir si tel ou tel personnage est réel, mais ce n'est pas essentiel. J'avais compris la signification de l'abbé Surprenant, c'est ce qui compte. Nominaliste comme il est — peut-être aussi bien consciemment qu'inconsciemment —, Ferron m'a quand même fait penser, avec son Surprenant, à Lorenzo Surprenant, qui avait le mérite d'être un homme, comparé à l'eunuque Gagnon. L'abbé Surprenant est aussi viril que Lorenzo, faisant la cour à Thérèse Casgrain, cette drôle de suffragette qui se pâme devant les rampes d'escalier à enfourcher et dont la famille a fait fortune, avec Sir Forget, dans les chemins de fer. Et puis Lorenzo est attiré par les grandes villes, un peu comme l'abbé du *Ciel de Québec* est attiré par ces Britanniques sympathiques dans leur propre pays mais de véritables carnivores et «scaphandriers» chez les autres.

La conversation commençait à languir. Le docteur Ferron paraissait soudainement distant. Voulait-il que je m'en aille? Mais non! à brûle-pourpoint, il me questionne sur mes ancêtres. Je prenais du plaisir à me voir à mon tour «nominalisé» (avec un nom comme Smith, c'était à prévoir). Je parle alors de mon passé, de mes parents, rappelant à Monsieur Ferron que pour moi, comme pour la petite Tinamer, la «topographie» familiale sert d'«orientation»: «Je ne suis ni Scott Ewen, ni Frank. Et je ne suis certainement pas un des Anglais des *Contes anglais*. À vrai dire, je suis plutôt un de ces

Anglais d'origine un peu assimilés à la culture québécoise, pour autant qu'un pays incertain puisse assimiler les étrangers. Peut-être bien que mon sang lointain d'Irlandais me rapproche de votre Connie, quoique je sympathise beaucoup avec Franck-Anacharcis devenu François. Mes ancêtres du Far-Ouest — c'étaient de vrais taureaux géniteurs — m'appellent toujours Don. Mais je n'a pas côtoyé les vaches fleurdelisées, ni à Calgary, ni à Winnipeg. Il n'y avait pas de métissage assimilateur dans ma famille. Et je ne travaillerai jamais pour la Canada Packers. Mes amis de Toronto, quand je retourne à la lucarne de la reine, m'appellent toujours Don, voire Donnie. Mes amis québécois, mes presque compatriotes, m'appellent Donald, et c'est beaucoup mieux ainsi». Nous voilà lancés dans le monde merveilleux du nominalisme ferronien! Monsieur Ferron enchaîne:

Donald est un prénom que j'ai donné à un jeune Acadien qui fait brave et sérieux. Il ne vaut pas Ivanhoé, si typiquement québécois et inconnu dans d'autres pays (Y a-t-il d'autres peuples qui emploient ce nom, se demande Ferron? Quant à moi, je pense à l'auteur d'*Ivanhoé*, Walter Scott, cet écrivain écossais passionné de Rob Roy et d'autres légendes de son pays, un peu comme Ferron s'intéresse aux légendes québécoises. Et soudainement, à l'improviste, voici le nom de Frank Scott qui revient nous hanter!) Délima, qui dérive de Sainte-Rose-de-Lima, est aussi un beau nom du pays. Donald est tellement plus viril que le Connie dont vous me parlez, et presque aussi sympathique que Frank-Anacharcis. Le nom d'Anacharcis vient d'un de mes patients qui se nommait ainsi parce que son père parlait le grec.

Marie-Victorin a nommé la flore laurentienne. Jacques Ferron nomme, à sa façon, les lieux et familles du pays. L'histoire du Québec prend racine, m'affirme Monsieur Ferron, dans la légende des trois frères (qui apparaît dans l'*Amélanchier* et dans un article paru dans la *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 8, no 2, mai 1975):

Mon père m'a parlé des trois frères. Des gens d'autres patronymes m'ont parlé de la même histoire. À l'origine de tout, il y avait trois frères. Il y en a toujours un qui tourne mal, un fameux coureur comme Jean Ferron. Quand je suis allé à Shipagan, les Ferron acadiens étaient tout surpris d'apprendre qu'il y avait des Ferron québécois.

Dans la mythologie acadienne, c'est la femme qui domine: on rêve à Évangéline, on connaît l'Ave Maris Stella, on a la grande Sainte-Anne. Chez nous, la femme, élément de réunion et de confiance, vient après les trois frères. Acadiens et Québécois ont des archétypes différents.

Les légendes populaires parsèment l'oeuvre de Jacques Ferron. Leur authenticité compte moins que leur effet unificateur, que leurs qualités divertissantes et libératrices. Léon de Portanqueu de l'*Amélanchier* prétend que chaque famille doit «se faire fabuleuse pour donner regain à un vieil héritage, relancer le conte et la chanson qui font partie des nécessités de la vie». La charrette, symbole, chez Ferron, de la charogne capitaliste,

de la Bêtise humaine, et du dur labeur de l'ouvrier, doit son origine au passé légendaire des Ferron:

La charrette était la chanson préférée de mon père. C'était la chanson du paysan qui a des ennuis avec les intermédiaires. Le Diable ramasse tout le monde, sauf lui. Il est libre à la fin.

Jacques Ferron a la réputation d'être un écrivain engagé. Il me confie qu'il n'a pas toujours été nationaliste, qu'au collège, même Pierre Laporte, qui portait le petit bérêt vert de l'Action française, était plus nationaliste que lui. «La situation était pas mal renversée en octobre 1970», ajoute Monsieur Ferron, d'un ton songeur. C'était bien avant la révolution tranquille que Jacques Ferron a découvert l'attrait du pays (cela se reflétait déjà dans *La barbe de François Hertel* écrit en 1947). L'«orientation» nationale a commencé à s'imposer lorsque l'auteur a repensé à son enfance, à la nuit archaïque de l'incendie de l'église du village qui lui a fait voir — Monsieur Ferron me dit que l'incendie dont parle Léon de Portanqueu a eu lieu — que sans église on peut quand même exister. Il s'est mis à réfléchir de son propre chef, sans le père un peu trop toqué de succès et sans l'admirable mère tutélaire éprise du pays mais morte de la tuberculose, sur les problèmes de l'existence, sur les splendeurs et sur la déperdition du pays. Il est devenu dès lors son propre sauveur, tous les autres messies étant désormais fauchés.

La première mémoire, celle de la petite enfance de Jacques Ferron à Louiseville, contient, en filigrane, la structure de base de l'oeuvre du futur écrivain:

À Louiseville, il y avait une structure manichéenne, une structure d'ensemble. Le bas et le haut, le bien et le mal, le grand village des notables, et puis surtout, le petit village des prolétaires — n'oubliez pas que Lachine a été le petit village de Montréal. Le petit village, sans doute d'origine indienne, n'avait comme rue que des sentiers. J'ai vu la même chose en 1946, au village Micmac du Nouveau-Brunswick, réserve indienne où travaillaient des Chinois et des négresses. Micmac et Frédéricton, petit village et grand village. Sydney et Montréal, petit village et grand village. Négresses de Sydney et Canadiens français, deux petits villages.

Cette obsession avec le village ne veut pas du tout dire, comme certaines critiques l'ont prétendu, que Jacques Ferron, fidèle au vieux complexe «agriculturiste» des Canadiens français, prêche un retour à la terre. Le petit village par rapport au grand village, c'est une représentation du petit contre le grand, du Québec contre les États-Unis et le Canada, de l'ouvrier contre le «boss». Bien sûr, la structure paroissiale fascine Jacques Ferron, mais voici pourquoi:

Qu'est-ce qu'on a fait de plus que de fonder des paroisses? C'est de là que vient le sens de la petite collectivité, des pays dans le pays. C'est pour cela que le sujet principal du *Ciel de Québec* est la fondation d'une paroisse. Anciennement, on conjurait les sauterelles pour les chasser dans d'autres paroisses qu'on appelait alors l'«étranger».

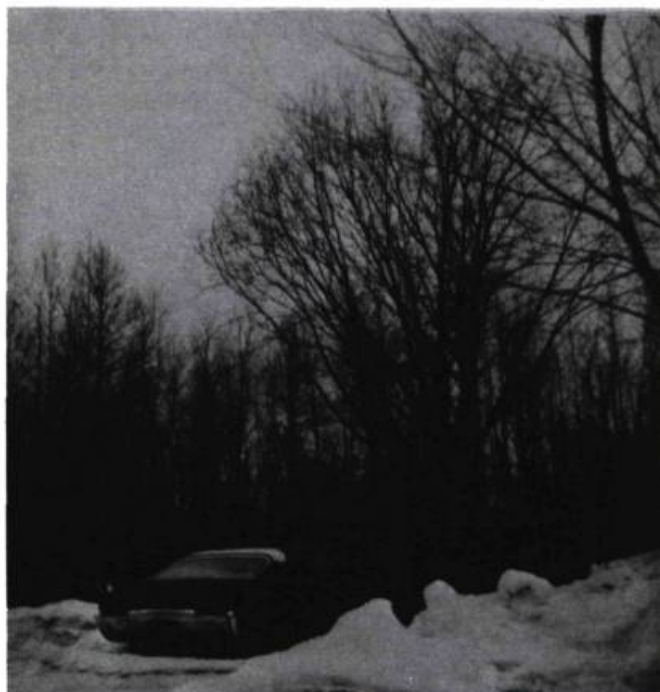
Robert Mignier, dans son article *Jacques Ferron et*

l'histoire de la formation sociale québécoise (Études françaises, 12/3-4), n'est pas d'accord avec Ferron qui situe le début de l'histoire nationale autour de 1837. Mignier affirme que Jacques Ferron confond nationalisme et histoire, que le peuple canadien-français, après la conquête, avait, contrairement à ce qu'en dit l'auteur des *Historiettes*, un sens patriotique dû surtout au fait qu'il était en train de peupler le pays. Ferron objecte:

On était à peine 60,000 après la Conquête. On n'était pas assez nombreux pour une vraie prise de conscience et on ne l'a pas été avant 1830. L'histoire d'un pays a un commencement. Il fallait le fixer.

Dans l'oeuvre de Jacques Ferron, Papineau, Chénier, Bonaventure «le Beau» Viger et François-Xavier Garneau sont les figures de proue de la naissance d'un esprit national. C'est dans un conte de Pamphile Lemay (*Petite Scène d'un Grand Drame*), m'avoue Monsieur Ferron, qu'il est allé puiser, pour les *Grands Soleils*, l'épisode de Chénier s'affaissant dans le cimetière. Quant à Viger, plusieurs historiens ont raconté l'histoire de la première rencontre des Patriotes avec les soldats britanniques sur le Chemin de Chambly, au coin du Coteau-Rouge. Monsieur Ferron m'a d'ailleurs indiqué l'endroit exact: à trois coins de rue de son bureau, un feu de circulation clignote dans l'anonymat du labyrinthe routier. Les beaux champs de Longueuil ne sont plus.

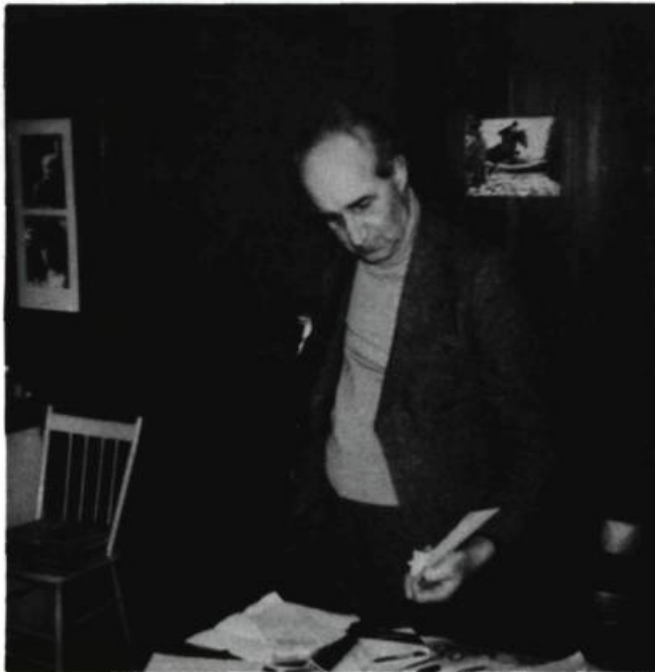
Mais ils étaient là, ce 17 novembre 1837 lorsque Bonaventure Viger, cultivateur longueuillois et capitaine de milice, a arraché des mains des dragons de Colborne, le docteur Davignon et le notaire Demaray. Viger s'est fait arracher le bout du pouce, «blessure minime» me signale le docteur Ferron. Je fait remarquer à mon interlocuteur que celui qu'on surnommait le «beau Viger» n'était pas Bonaventure mais plutôt Louis-Michel Viger, avocat, cousin-germain de Papineau, fondateur de la Banque du



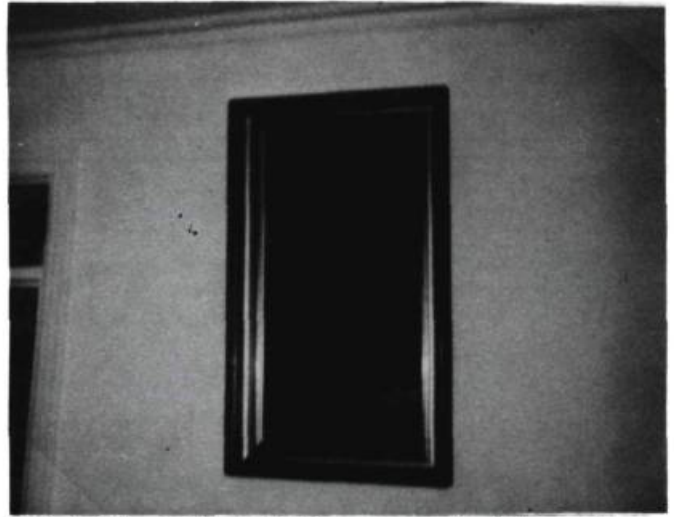
Le bois «bavard et enchanté» de Tinamer de Portanqueu, quelques semaines avant la floraison de l'amélanchier.

Peuple, sorte de Caisse Pop de l'époque. J'ajoute cependant que, d'après moi, une telle «erreur» n'en est pas une vraiment, puisque le «beau Viger» ferronien et le «beau Viger» de l'histoire ne doivent pas forcément être le même personnage. L'expression «le beau Viger» vaut, chez Ferron, par ses qualités de leitmotiv. Et, «coïncidence» merveilleuse, le beau Viger au pouce arraché s'apparente au frère mal tourné de la légende des trois frères, quêtueux étrange privé lui aussi du bout de son pouce gauche, cette fois-ci lors d'une bataille contre les Anglais au Fort Maskinongé. L'histoire nationale et l'histoire familiale se rejoignent dans la symbolique de l'univers ferronien.

Il était déjà midi et cela faisait trois heures que Monsieur Ferron et moi-même échangeons nos points de vue. Je ne voulais plus m'imposer. Je regarde ma montre, sans lien aucun avec la montre-boussole de Northrop le lapin, et Monsieur Ferron offre de me ramener au métro. Nous roulons dans la Renault jaune — je remarque que le docteur Ferron ne conduit pas le «corbillard» noir de ses médecins, prélats et honorables ministres prétentieux et incompetents. Nous passons devant l'ancienne maison des Ferron-de-Portanqueu — «elle était bien plus ombragée d'arbres quand nous l'avons vendue il y a deux ans», soupire Monsieur Ferron. En arrière de la maison, je m'émerveille de constater l'étendue du vaste bois, origine du bois de repoussis «aéré, bavard et enchanté» où la petite fille des Ferron, appelée Tinamer dans l'*Amélanquier*, passait ses après-midi. Le Minotaure ne fréquente pas la rue Bellerive comme dans le récit fantasque de Jacques Ferron. Elle est pourtant aussi subdivisée et bitumée que je l'avais imaginée. La rue Maple, où je m'attendais à voir flotter quelques feuilles d'érables, coupe la rue Bellerive à droite, comme de raison. L'amélanquier, cet arbre «désinvolte et moqueur, de combine avec les oiseaux»,



Le docteur Ferron, dans son bureau. A l'arrière plan, photo de ses enfants et photo de son fils, excellent cavalier, qui aime autant les chevaux que l'auteur du *Cheval de Don Juan*.



Le bout du Monde, tableau d'Adrienne Caron, mère de Jacques Ferron

pour citer la petite Ulysse, l'inoubliable Tit-en-Mer, est énorme pour un arbuste de son espèce. «Il a la taille d'un petit arbre», ajoute Monsieur Ferron, «mais il ne fleurit pas tous les printemps». Qu'à cela ne tienne! ai-je pensé, car il fleurit dans l'esprit de beaucoup de Québécois.

La Renault passe devant un centre d'achats. Je regarde avec stupeur l'immense stationnement et j'écoute mon compagnon:

J'ai vu le frère Marie-Victorin donner une conférence au collège de Longueuil. Saviez-vous que dans un de ses contes (il s'agit de *Ne vends pas la terre*), il raconte l'histoire d'un fier et admirable cultivateur qui a refusé de vendre sa terre aux spéculateurs qui affluaient ici après la construction du pont Jacques-Cartier? Il l'a vendue il y a quelques années, à un prix déraisonnable.

L'appât de l'argent l'emporte-t-il toujours à la longue? Comment peut-on résister au «déferlement urbain» décrit si admirablement dans l'oeuvre de Jacques Ferron? Je me posais ces questions et je ne pouvais m'empêcher de penser au *Salut de l'Irlande* et au major Bellow, ancien spéculateur du pays de Québec, vivant aujourd'hui à Victoria, ville anglaise et plastique pour retraités heureux et touristes américains de Seattle. «Bellow» veut dire «mugissement» en anglais, et s'il meugle, le major, c'est de contentement. Je dirais même qu'il ricane, car il les a bien eus, les Québécois. Quant au centre d'achats, il n'y a que le très québécois Steinberg qui y broute. Je serre fermement la main à Monsieur Ferron. Je le remercie de sa patience et de ses images. Quelques minutes plus tard, le métro me ramenait sous le Saint-Laurent, sous ce que Tinamer appelle si merveilleusement, si «anachroniquement» — l'écriture est un «temps mort», n'est-ce pas — l'«égoût à ciel ouvert égoût de tous les égoûts du Haut et du Bas-Canada».

Photos: Donald Smith